

Rue Ramponeau

20e arr^t

Rue Ramponeau

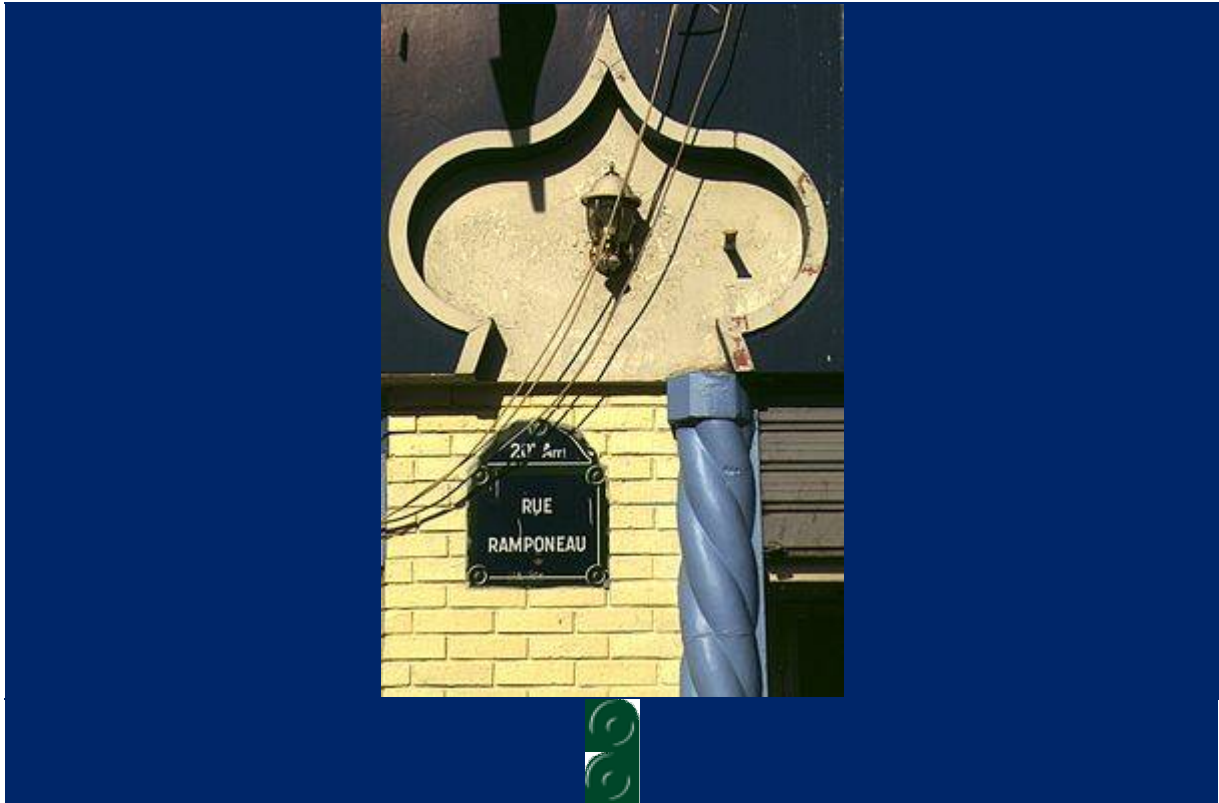


<u>Arrondissements</u>	<u>20e</u>
<u>Quartiers</u>	<u>Belleville</u>
Début	108, <u>boulevard de Belleville</u>
Fin	85, <u>rue Julien-Lacroix</u>
Longueur	310 m
Largeur	entre 9 m et 9,50 m
Dénomination	Arr. du 26 février 1867 et Arr. du 30 août 1884.
Anciens noms	Partiellement: rue de l'Orillon, impasse de Tourtille
Géocodification	<u>Ville de Paris</u> : 8034 <u>DGI</u> : 8020

Nomenclature officielle



Images et documents sur [Wikimedia Commons](#)



La **rue Ramponeau**, orthographiée parfois improprement "rue Ramponneau" avec deux *n*, s'étend selon un axe SO-NE entre le boulevard de Belleville et la rue Julien-Lacroix. Elle est prolongée par un court tronçon de la rue Jouye-Rouve qui donne accès à une entrée secondaire du Parc de Belleville. Elle présente un faible dénivelé dans sa partie ouest, la pente s'accroissant nettement à l'approche du parc. Son tracé est légèrement brisé à l'intersection de la rue de Tourtille. La rue est intégralement pavée. L'histoire de la rue Ramponeau, particulièrement riche sur le plan social et de l'urbanisme, s'inscrit dans celle plus large du quartier de Belleville où les ruelles, les ateliers, les cités-jardins conservent la mémoire d'un double passé, rural et ouvrier et le souvenir des migrants qui en ont fait une terre d'asile.

Historique

- Moyen Âge

Un village se forme au Moyen Âge sur les coteaux viticoles des grandes abbayes, à l'est, hors des murs de Paris. À cette époque et jusqu'au XVIII^e siècle la future rue Ramponeau n'est au mieux qu'une sente qui dessert des parcelles.

- XVIII^e siècle

Ce village de l'est parisien prend le nom de Belleville. Le tracé de la rue Ramponeau figure, sans être nommé, sur le plan de Roussel (1730)¹. Sans doute simple chemin, cette voie monte rectiligne depuis la rue du St-Denis (actuelle rue Saint-Maur) jusqu'aux premières pentes de Belleville. Elle est représentée au cœur de la Courtille, jardins champêtres et vergers entourés de haies. Ce quartier de Belleville se développe alors à l'orée de l'enceinte fiscale de Paris et bénéficie ainsi de l'absence de taxes qui favorise l'ouverture de guinguettes et de cabarets où s'écoule le vin produit sur ses pentes. Le cabaret Ramponeau et la taverne Desnoyez, les plus

connus, comptent rapidement parmi les lieux de divertissement les plus prisés de l'est parisien. « *Ramponeau, cabaretier de la Courtille, vendait, en 1760, de très mauvais vin à très bon marché. La canaille y courait en foule; cette affluence extraordinaire excita la curiosité des oisifs de la bonne compagnie. Ramponeau devint célèbre* » rapporte Voltaire dans *Plaidoyer de Ramponeau prononcé par lui-même*². Le cabaret, situé du 1 au 5 rue de l'Orillon à l'angle de la rue St Maur, fut baptisé *Tambour Royal* en 1758.

- XIX^e siècle
 - Cabarets et urbanisation

À la fin du XVIII^e siècle, la construction du Mur des Fermiers généraux le long des actuels boulevards de Belleville et de la Villette, pour faire respecter l'octroi, entraîna la migration des cabarets et guinguettes plus haut dans Belleville³. Le plan de Verniquet (1791) mentionne une ébauche de l'actuelle rue Ramponeau sous le nom de rue de Riom. Sur ce même plan, la barrière d'octroi adjacente est également baptisée Riom. Elle portera d'autres noms (de l'Orillon, Ramponeau, des Moulins) au gré des appellations de la rue qu'elle prolonge du côté parisien du boulevard de Belleville. Durant la première moitié du XIX^e siècle, Belleville se transforme peu à peu sous l'effet de l'industrialisation naissante. De nombreuses industries, jugées insalubres et interdites à Paris viennent s'y installer. La rue s'urbanise rapidement, accueillant dans des maisons de rapport de mauvaise qualité les ouvriers venant de province ou chassés après 1852 par les grands travaux haussmanniens et la hausse des loyers. L'urbanisation est l'œuvre d'investisseurs privés. Dès 1839, sur le plan d'Ambroise Tardieu, le tracé de la rue Ramponeau apparaît clairement face à la barrière Ramponeau avec celle de la rue Dénoyez et la rue de Tourtille (mais aucune ne sont nommées et la rue Julien Lacroix n'y figure pas). Vers 1850 la partie inférieure de la rue (à l'ouest de la rue de Tourtille) est entièrement construite alors que ne figuraient sur un plan de parcelles de 1812 que quelques façades⁴.

- La dernière barricade de la Commune

La commune de Belleville est rattachée à Paris en 1860. En 1867 la partie supérieure de la rue de l'Orillon (extérieure aux boulevards) - voie de l'ancienne commune de Belleville - est baptisée rue Ramponeau du nom du cabaretier, tout comme la porte ménagée dans le mur de la ville⁵. Paradoxalement le célèbre cabaret était installé dans la partie inférieure de la rue de l'Orillon (cette dernière conservant son nom). Pour ouvrir la rue Ramponeau sur la rue Julien Lacroix ce premier tronçon sera complété en 1884 de l'impasse de Tourtille et de la partie de la rue Jouye-Rouve qui finissait en impasse en deçà de la rue Julien-Lacroix. C'est à cette date qu'elle a adopté le tracé actuel. Entre-temps la rue Ramponeau connaît la Commune de Paris. Le 28 mai 1871 s'y tient l'une des dernières barricades de la Semaine sanglante. Certains comme *Les amis de la Commune*⁶ affirment qu'il s'agit de la dernière, dans le sillage de l'historien contemporain et acteur des événements Prosper-Olivier Lissagaray, qui affirme : « *La dernière barricade des journées de Mai est rue Ramponneau. Pendant un quart d'heure, un seul Fédéré la défend. Trois fois, il casse la hampe du drapeau versaillais arboré sur la barricade de la rue de Paris. Pour prix de son courage, le dernier soldat de la Commune réussit à s'échapper.* »⁷ Au contraire le texte ci-dessous de Louise Michel - tendrait à situer la dernière barricade rue de la Fontaine-au-Roi. « *La barricade de la rue Saint-Maur vient de mourir, celle de la rue Fontaine-au-Roi s'entête, crachant la mitraille à la face sanglante de Versailles. On sent la bande furieuse des loups qui s'approchent, il n'y a plus à la Commune qu'une parcelle de Paris, de la rue du faubourg du Temple au boulevard de Belleville. Rue Ramponeau, un seul combattant à une barricade arrêta un instant Versailles. Les seuls*

encore debout, en ce moment où se tait le canon du Père-Lachaise, sont ceux de la rue Fontaine-au-Roi. Ils n'ont plus pour longtemps de mitraille, celle de Versailles tonne sur eux. »⁸ L'emplacement de la dernière barricade Ramponeau a été situé à l'angle de la rue de Tourtille par une carte postale de l'illustrateur Albert Robida⁹.

- XX^e siècle
 - Belleville, terre d'asile

Belleville a une ancienne et forte tradition de terre d'asile. Le quartier après avoir accueilli au XIX^e siècle les Auvergnats, Alsaciens et Bourguignons exilés du centre de Paris ou de province a vu affluer plusieurs vagues de main-d'œuvre étrangère à la France. Les juifs ashkénazes arrivent dès la fin du XIX^e siècle. Après la Grande Guerre, les Arméniens et les Grecs posent leurs valises à Belleville suivis vers la fin des années 1930 par les juifs d'Allemagne, les Espagnols et les Algériens. La communauté juive ashkénaze de Belleville va payer un lourd tribut à la Seconde Guerre mondiale. Le « Mémorial des enfants juifs déportés de France » de Serge Klarsfeld recense 28 enfants habitant la seule rue Ramponeau¹⁰. Après la Seconde Guerre mondiale une communauté juive d'Afrique du Nord (principalement de Tunisie) s'y installe rejoint par des musulmans du Maghreb. Tandis que les anciens déménagent progressivement pour les nouveaux HLM de banlieue, les immigrés d'Afrique du nord s'installent dans les vieux immeubles. Dans les années 1970 une vague importante d'immigration chinoise prend pied à son tour à Belleville et investit le commerce. Yougoslaves, Turcs (principalement Kurdes) et Africains de l'Ouest font partie des derniers arrivants. Ces migrations façonnent durablement la rue Ramponeau. Le film "Les Garçons Ramponeau"¹¹ témoigne, à travers le destin croisé de trois amis d'enfance depuis les années 1920, d'un Belleville ouvrier et immigré traversé par la Grève générale et les manifestations de 1936, la Guerre et l'engagement dans la Résistance puis dans les combats sociaux d'après-guerre. Dans l'immeuble de style Art déco, construit en 1929 aux 27-29, vécurent les grands parents Fryszman du cinéaste diariste Joseph Morder, auquel il consacra un film tourné dans leur appartement et dans le quartier, "Avrum et Cypojra". Après leur décès, Joseph Morder y habita jusqu'en 2000. Autre célébrité bellevilloise, Lassana Diarra, footballeur français, fils d'un manutentionnaire et d'une femme de ménage d'origine malienne, a grandi rue Ramponeau¹².

- - Le temps de la réhabilitation

Cet asile a un prix. Celui de l'insalubrité. L'habitat, souvent de piètre qualité, est également très dégradé. Le quartier est inscrit dans la liste des îlots insalubres dès 1918. À partir des années 1960, la rénovation du quartier se traduit dans des tours et barres caractéristiques des *cités radieuses* de Le Corbusier dont témoigne le quartier voisin du Nouveau-Belleville. Le côté impair de la rue Ramponeau échappe de justesse au même sort grâce à l'action de ses habitants réunis dans l'association La Bellevilleuse fondée en 1989, lorsque la Ville de Paris lance un projet de rénovation du Bas-Belleville. « *Ce projet consiste à quasiment raser au moins 4 îlots sur le secteur Ramponeau-Belleville pour y construire un quartier neuf, en ignorant purement et simplement, non seulement les immeubles existants mais également la population y résidant* »¹³. En 1996 le projet de ZAC est annulé devant un tribunal administratif. Un nouveau projet, faisant une grande part à la réhabilitation et au maintien des habitants est finalisé (plan d'aménagement et de mise en valeur dit *Plan de référence*¹⁴). Les constructions neuves (uniquement des logements sociaux) sont en harmonie avec les bâtiments anciens, les immeubles vétustes sont réhabilités soit par l'OPAC (logement sociaux)

ou, pour les copropriétés ou monopropriétés privées, subventionnés dans le cadre de l'OPAH. Début 2007, les travaux ont déjà largement façonné la rue Ramponeau. À cette date il ne reste que deux grands chantiers à réaliser : la construction de l'immeuble précédant la Forge et la restauration du relais des Postes à l'angle du boulevard de Belleville. Côté numéros pairs, la partie aval de la rue Ramponeau a fait l'objet d'une reconstruction quasi intégrale avec des programmes novateurs sur le plan architectural qui se sont achevés au début des années 1990. La rénovation du secteur Ramponeau-Bisson-Tourtille a fait appel à des architectes de renom : Borel, Montès, Delorme, Ripault et Sarfati.

- - Une gentrification contrariée

À partir des années 1980, s'installent à Belleville deux nouvelles populations : des classes moyennes *françaises* à qui l'on a attribué un logement social sans qu'elles aient choisi Belleville et qui souhaitent une *banalisation* du quartier et des commerces, et des jeunes artistes et cadres moyens qui s'y installent justement pour la diversité culturelle et l'aspect ancien du bâti. Rue Ramponeau, contrairement à d'autres quartiers de Paris, cette gentrification est contrariée par la très faible part de logements privés dans le foncier par rapport au logement social (probablement moins de 10 %, voir l'inventaire des bâtiments). De plus, des faits graves encore récents (règlements de compte dans la rue, trafic de drogue, incendie de voiture, etc.) maintiennent la mauvaise réputation que les Parisiens ont de la rue Ramponeau.

Origine du nom

Voisinage d'une guinguette tenue par Jean Ramponneau, célèbre cabaretier du XVIII^e siècle, pour lequel Louis-Sébastien Mercier, dans ses *Tableaux de Paris*, raconte : « *Tel est le fameux nom de Ramponeau, plus connu mille fois de la multitude que celui de Voltaire et de Buffon. Il a mérité de devenir célèbre aux yeux du peuple, et le peuple n'est jamais ingrat. Il abreuvait la populace altérée de tous les faubourgs, à trois sous et demi la pinte : modération étonnante dans un cabaretier, et qu'on n'avait point encore vue jusqu'alors !* »¹⁵. Le nom de la rue s'orthographe Ramponeau et non Ramponneau ou Ramponneaux.

À Paris il est courant d'attribuer aux voies le nom d'habitants ou de propriétaires ayant loti ou construit leurs terrains. L'historien Alfred Fierro en recense 74 exemples dans le 20^e arrondissement (St-Fargeau, Tourtille, Dénoyez...)¹⁶. Il est intéressant de signaler que dans ce cas contrairement à la plupart des rues portant le nom d'artiste ou d'homme politique seul le patronyme est utilisé.

Avant que la rue ne soit baptisée en 1867, Ramponeau a d'abord désigné au début du XIX^e siècle la barrière du mur des Fermiers généraux située à l'extrémité de la rue de l'Orillon et le chemin de ronde de cette même barrière Ramponeau jusqu'à la barrière de Belleville. On peut raisonnablement penser que le nom de la rue lui fut attribué dans cette continuité, alors même que la taverne Ramponeau se situait rue de l'Orillon, à l'ouest de la barrière¹⁷.

Activités

De nos jours, la rue Ramponeau est principalement consacrée au logement social. Elle comprend également une forte densité d'ateliers d'artistes.

Bâtiments remarquables

Plan détaillé sur le site de la Paris à la carte de la Mairie de Paris.

n°	Curiosité	Propriétaire	Année de construction
1-1bis-3	Relais des Poste (angle du 110, boulevard de Belleville), ancien poste frontière de Paris juste au-delà de l'enceinte des Fermiers Généraux. Maison basse d'un étage sur rez-de-chaussée rare témoignage du faubourg de Belleville précédant l'annexion et probablement de la fin du XVIII ^e siècle. Conservation d'éléments de toiture : couverture de tuiles plates, anciennes lucarnes passantes et à ferme débordante. Sa fonction de ravitaillement des chevaux est attestée par une lucarne fénrière donnant toujours sur la rue Rampeau. Propriété de la ville de Paris, il est classé en 2006 au PLU sous Protection Ville de Paris et sert, en 2008, d'entrepôt pour les travaux du complexe sportif de la rue Dénoyez en attendant la définition d'un projet d'aménagement ¹⁸ . Protections patrimoniales – 20 ^e arrondissement.	Ville de Paris	fin XVIII ^e siècle
4	Restaurant casher <i>Chez Bébert</i> au rez-de-chaussée, face à la rue Dénoyez.	?	vers 1990
5	Immeuble ancien de 4 étages, formant angle avec la rue Dénoyez. Balcon en fer au 1 ^{er} étage. Ancien restaurant portant enseigne "Grillades, Couscous"). Agence de voyages "Sayada voyages".	?	fin XIX ^e siècle ?
6-12	Immeuble de 24 logements sociaux. Architecte Jacques Ripault. 1988. Entrée au 23, rue Bisson. Au rez-de-chaussée <i>Maison du Taleth</i> et parking.	RIVP	1988
7	Immeuble ancien. 3 étages plus mansardes. En 2010, une boutique ("Africana") occupe les locaux de la boucherie casher "Zlassi, la Rose de l'Ariana". À sa droite, un cybercafé ("Sadia & Alif"), toujours au rez-de-chaussée remplace le cybercafé "Cyber-tel.com".	?	fin XIX ^e siècle ?
9	Immeuble ancien rénové. 3 étages plus mansardes.	LOG - Union d'économie sociale	fin XIX ^e siècle ?
11-13	Immeuble d'un étage. Située au rez-de-chaussée, la <i>Boulangerie de Tunis</i> a fermé définitivement en juillet 2008.	?	courant XIX ^e siècle ?
15	Immeuble ancien en réhabilitation par la SIEMP.	SIEMP	fin XIX ^e siècle ?

14-16-18	Immeuble avec façade triptyque. Partie centrale en carreaux blancs. Institut Talmudique : <i>Yechiva Maor Hatorah</i> .	?	vers 1990
17	Immeuble ancien d'un étage abritant le restaurant de spécialités espagnoles <i>Chez Ramona</i> . Studio de création graphique <i>Nomoon</i> [4]. Salon de coiffure sur rue "Black Pearl".	?	fin XIX ^e siècle ?
19	L'immeuble d'origine - 3 étages sur rue - date du XIX ^e siècle. En 1893/1894, il est surélevé (selon permis de construire retrouvé aux archives de la ville de Paris, et la date d'un journal retrouvé sous un parquet) à 5 étages et un second bâtiment est construit sur la suite de la longue parcelle. En 1999, c'est un immeuble de rapport (loyers loi de 48) devenu taudis, racheté par un marchand de biens et revendu "à la découpe" à de jeunes membres de professions intellectuelles et artistiques, qui le rénovent. Exemple isolé de gentrification dans cette rue. En 2010, au rez-de-chaussée, atelier de couture africain.	Copropriété privée	fin XIX ^e siècle ?
20-24-28	Logements sociaux, architecte Fernando Montès, 1990, jardin de bambous par Alexandre Chemetoff. Entrée au 24. Façade enduit rose et pierre grise du Jura. L'objectif de l'architecte était de "créer la transition de l'espace public à l'espace privé" par une succession de parcours. Au rez-de-chaussée, établissement le Passage, Croix-Rouge française.	?	1990
21-23-25	Sur rue, construction prévue d'un immeuble de 20 logements sociaux par Ville de Paris et Région Ile de France (participation resp. 1 025 000 €, 145 076 €). En attendant, en 2009-2010, l'association le Jardin Ramponeau et La Kommune ont utilisé l'espace vacant depuis dix ans pour en faire un jardin partagé éphémère et un lieu de création.	OPAC	2011 ?
	Accès à la <i>Forge de Belleville</i> , rebaptisée <i>La Kommune</i> en 2009. Cette ancienne usine de clefs a été aménagée en ateliers d'artiste où travaillent une trentaine de peintres et de sculpteurs. Architecte : Philippe Prost.		
27-29	3 immeubles de rapport, construction 1929, façade revêtement brique et pierre, bow-windows encadrant la façade. Entrées par l'impasse latérale (dite 31 rue Ramponeau). Au rez-de-chaussée sur rue, ancien café <i>chez Fabien et David</i> ; à droite,	copropriété privée	1929

ancienne boulangerie. Deux permis de construire¹⁹ des 5 février 1930 et 6 décembre 1930 connus : propriétaire Ledur (ou Ledru), architecte Delormel, 5 rue Auguste-Comte, Habitation 7 étages. Protections patrimoniales – 20e arrondissement.

30-32	Logements sociaux, architecte Frédéric Borel, 1989. Les deux corps de bâtiment en pierre sont « enchâssés dans un cadre en béton brut, comme dans un écrin », protégés par le toit-corniche. De part et d'autre de la cage d'escalier centrale en creux surmontée d'un « balcon-vigie », les « volumes dialoguent » : à droite les fenêtres sont verticales, tandis qu'à gauche, les ouvertures horizontales soulignent le tassement dû à la pente. Chaque appartement de 100 m ² est conçu autour d'une grande pièce modulable par des panneaux coulissants. Au rez-de-chaussée, depuis 2005, éditions <i>la Différence</i> [5] dans les locaux d'un ancien bureau de Poste.	?	1989
31	À droite, longue impasse donnant accès au 31. Cité insalubre en fond de cours. En 2010, réhabilitation programmée par la SIEMP après préemption par la Ville de Paris. Présence attestée de migrants et de sans-papiers.	Copropriété privée	fin XIX ^e siècle ?
34-48-40	Immeuble de 1991 présentant une mixité verticale, situé à l'angle de la rue de Tourtille. Architecte Jacky Sarfati. Cette mixité est représentée par une école maternelle et primaire privée Éducation Juive en Rdc et 1 ^{er} (bail emphytéotique), par des logements sociaux gérés par CIL Habitat (bail emphytéotique) et par une copropriété privée aux derniers étages. Bien que possédant un état de division en volumes, l'absence d'ASL créé un problème de gestion.	Ville de Paris - copropriété privée	1991
33	Logements sociaux. Au rez-de-chaussée, bar Chez Ahmed.	SIEMP	fin XIX ^e siècle ?
35-37	Immeuble neuf. <i>Artame Gallery</i> [6] au rez-de-chaussée. Groupe d'entraide mutuelle pour briser la solitude d'artistes plasticiens fragilisés par un trouble psychique.	OPAC	vers 2005
39	Immeuble ancien. Au rez-de-chaussée la fraternité <i>les Sœurs de Nazareth</i> a servi des repas aux plus démunis jusqu'en 2005.	Copropriété privée	fin XIX ^e siècle ?
41	Immeuble d'angle du 29 rue de Tourtille. Ancienne	?	fin

boucherie *À la bonne merguez*. Librairie *le Genre Urbain* jusqu'en 2006.

XIX^e siècle ?

42	Angle du 22 rue de Tourtille : emplacement traditionnel de l'une des dernières barricades de la Commune de Paris (1871). Permis de construire ¹⁹ du 9 mai 1902, propriétaires : Védrine et Regnery, architecte : Emmel, 22 boulevard des Filles-du-Calvaire, Construction 5 étages.	Copropriété privée.	1902
43	Au rez-de-chaussée, bureaux de <i>la Bellevilleuse</i> [7], association de quartier créée en 1989 pour s'opposer aux projets de rénovation du Bas-Belleville présentés par la mairie de Paris. Architecte : H. Soucher. 1906. Entreprise de maçonnerie : F. Courty. Depuis 2011, le rez-de-chaussée est occupé par une galerie d'art.	?	1906
44	Immeuble ancien de 4 étages sur rez-de-chaussée.	?	fin XIX ^e siècle ?
45	Logement social. HLM. Au rez-de-chaussée, cabinet d'assurances ATD.	OPAC	fin XIX ^e siècle ?
46	Immeuble ancien d'un étage sur rez-de-chaussée. Enseigne : « Commissariat du Quartier de Belleville. Unité de police de quartier Belleville ». Plaque commémorative : « A notre collègue André Perrin, mort pour la France et la libération de Paris le 19 août 1944 ». Permis de construire ¹⁹ du 3 août 1903, propriétaires Mlle Vedrine, 108 bis rue de Rennes et général Regnery (à La Rochelle), architecte L'homme, 8 rue Fromentin, construction 1 étage.	?	1903
45bis-47	Immeuble neuf, achevé en 2005. Style ancien. 13 logements neufs agrémentés d'un escalier réalisé par les compagnons du Devoir. Architecte : Olivier Pannier. <i>Association Mémoire de l'Avenir</i> [8] dotée d'un espace d'exposition. Galerie d'art <i>Balice Hertling</i> [9].	OPAC	2005
48-50	Deux immeuble anciens sur une belle cour dallée commune. HLM. Plusieurs ateliers d'artistes en rez-de-chaussée sur cour. Au 50, façade sur rue en brique. Plaque à la mémoire d'Albert Chebluns (au 48). Mention : "Ici demeurait Albert Chebluns, membre de la L.I.C.A, maquisard mort pour la France. 14/1/1945 à l'âge de 20 ans.	Pax, Progrès, Pallas	début XX ^e siècle ?
49	Immeuble réhabilité en 2005. 3 logements neufs et	OPAC	fin

10 logements réhabilités. Architectes : Marc Salomon et Jean Voisin. Le rez-de-chaussée a hébergé le local de l'OPAH de Paris - Bas Belleville. Au rez-de-chaussée, *Association 3CA* - médiation et production artistiques [10].

XIX^e siècle ?

École élémentaire Ramponeau. Au fronton, "Ecole primaire de garçons". À l'angle de la rue Julien Lacroix, blason sculpté de la Ville de Paris. Grâce à la mise en sécurité du bâtiment, à la réhabilitation de l'ensemble de l'établissement, à l'extension de la cour et à la rénovation des logements de fonction, cette école, fermée durant l'année scolaire 2004/2005, permet d'accueillir 2 CP (15 et 25 élèves) ; 1 CE1 ; 1 CE2 (25 élèves chacun).

51-53 Conjointement, une redéfinition du périmètre des écoles du quartier a été entreprise pour rétablir une mixité sociale à l'école Ramponeau. En façade, plaque commémorative posée par le Comité "Ecole de la rue Tlemcen" : « A la mémoire des élèves de cette école, déportés de 1942 à 1944 parce qu'ils étaient nés juifs, victimes innocentes de la barbarie nazie avec la complicité active du gouvernement de Vichy. Ils furent exterminés dans les camps de la mort. Le 13 mai 2000 »

Mairie de Paris début XX^e siècle ?

52-52bis	Logements et parking. Façade et accès secondaires d'un immeuble de 1995 situé 79-83 rue Julien Lacroix. Architecte Jean-François Schmit. L'immeuble d'angle qui abrite le café le Petit Navire et dont l'entrée est au 85 rue Julien Lacroix a été conservé et réhabilité.	RIVP	1995
-----------------	--	------	------

Note : En **gras**, numéro faisant l'objet d'une plaque sur rue. Seuls les immeubles ayant façade sur la rue Ramponeau sont cités. Les nombreuses constructions des cours intérieures ne sont pas mentionnées.

Voies rencontrées

- la rue de Tourtille
- la rue Dénoyez

Transports

La rue Ramponeau est desservie par les lignes    à la station Belleville et   à la station Couronnes.

Les stations Velib' les plus proches : 44 et 116 boulevard de Belleville.

La nuit, ce sont les Noctiliens **N12** et **N23** qui desservent la rue grâce aux arrêts Couronnes et Belleville.

Galerie[modifier]



Plaque de la rue au 1-3



Depuis le parc de Belleville



1871 : La dernière barricade, rue Ramponeau

Sources, références et notes

- ↑ *Paris, ses faubourgs et ses environs où se trouve le détail des villages, châteaux, grands chemins pavez et autres, des hauteurs, bois, vignes, terres et prez, levez géométriquement* / par le Sr Roussel, Feuille 6, Vincenne et Montreuil, consultable sur le site de la BNF.
- ↑ Voltaire, *Mélanges* ; avec préfaces, avertissements, notes, etc. par M. Beuchot, Paris : Werdet et Lequien fils : Firmin Didot frères, 1829-1834.
- ↑ Des années 1820 jusqu'aux lendemains de juin 1848, on y *ramponnait* toute la nuit du Mardi Gras, en attendant la descente de la Courtille, le Mercredi des Cendres, carnaval exubérant et bariolé, qui descendait la rue de Belleville et la rue du faubourg du Temple.
- ↑ La Bellevilleuse, *Éléments pour une histoire du Bas-Belleville*.
- ↑ Quartier de Belleville
- ↑ Les amis de la Commune [archive].
- ↑ Prosper-Olivier Lissagaray, Histoire de la Commune de 1871, E. Dentu (Paris), 1896, p.382.[1] [archive]
- ↑ Louise Michel, La Commune (1898).
- ↑ Série de Cartes postales « documents historiques» (noir & blanc). *28 mai 1871, 2 heures, prise de la dernière barricade située à l'angle des rues Tourtille et Ramponeau malgré la défense désespérée des insurgés*.
- ↑ Liste alphabétique des enfants déportés du XXe, Comité “Ecole de la rue Tlemcen” [archive]
- ↑ "Les Garçons Ramponeau", film produit par Canal Marches, réalisé par Patrice Spadoni. 2007.
- ↑ Lassana Diarra, de Belleville à Londres, Le Parisien, 25 avril 2007 [archive]
- ↑ [2] [archive] Site de la Bellevilleuse.
- ↑ Marie de Paris, Aménager Paris : Bas-Belleville [3] [archive].

15. ↑ Louis-Sébastien Mercier, *Les tableaux de Paris*, page 38, Pagnerre & Lecou éditeurs, Paris, 1853. Consultable sur books.google.com.
16. ↑ Alfred Fierro, *Histoire et mémoire du nom des rues de Paris*, Parigramme, 430 p. Paris. 1999.
17. ↑ Félix Lazare et Louis Lazare, *Dictionnaire administratif et historique des rues de Paris et de ses monuments*, Edition F. Lazare (Paris), 1844-1849, pp. 583-584. Exemplaire BNF. [archive]
18. ↑ Journal du Conseil de Quartier Belleville, février 2008, p. 4.
19. ↑ ^{a, b et c} Paris en construction [archive]

Ce document provient de :

http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Rue_Ramponneau&oldid=77846614

[Contenu soumis à la licence CC-BY-SA 3.0](#). Source : Article [Rue Ramponneau](#) de [Wikipédia en français](#) (auteurs)

Souvenirs (Clément Lépidis)



Vous êtes né en 1930, rue Ramponneau. Essayons de remonter le temps. Quels sont les souvenirs les plus anciens que vous conservez de cette rue ?

Les plus anciens ? Je cherche et curieusement je ne trouve pas. C'est pour moi tout un ensemble, la porte du 16 de la rue près de laquelle je me suis si souvent adossé attendant les copains ou regardant les passants car il se passait toujours quelque chose dans ma rue. Mais ma rue c'était aussi les soirs d'été, quand j'étais couché la fenêtre grande ouverte, les pièces n'étaient pas grandes et mon logement était sous les toits, en zinc comme tous les toits de Paris. Je m'endormais tard et tous les bruits extérieurs me parvenaient. Comme je connaissais si bien ma rue, je devinais d'où venait chaque bruit : une porte manœuvrée au loin et je me disais, tiens quelqu'un entre au 13 ou quelqu'un sort car le bruit n'était pas le même quand on entrait ou que l'on sortait ; la porte du 12 ou celle du 20 et 22, celle-ci était

très lourde et avait un bruit profond, la porte du 16 s'ouvrait ? Le bruit de pas dans le couloir, le cliquetis des fers des souliers, le tintement de pièces de monnaie remuées par la main dans la poche et je savais aussitôt que c'était Kiki qui rentrait. Lui seul faisait sonner sa ferraille et il en avait toujours pas mal dans ses poches. J'en profitais souvent. Quand, adossé à la porte du 16, Kiki passait et s'arrêtait pour me dire: *Salut Robert, alors t'es pas au cinoche ? Non monsieur Kiki. C'est la dèche alors ? Plutôt, oui.* Alors il glissait sa main dans sa fouille et en sortait une poignée de pièces. *Tiens, qu'il me disait, va t'payer une toile. Merci, monsieur Kiki, merci.* Il s'éloignait dans le couloir et j'entendais les fers résonner encore quelques instants.

La nuit, il y avait les siffleurs, souvent de très bons. Cela ne se pratique presque plus de nos jours ou ils ne valent pas ceux de mon temps. Parfois, l'un deux arrivait du bas de la rue et je le suivais à l'oreille jusqu'en haut à la rue de Tourtille.

Toujours en été, mais le matin de bonne heure, aux environ de sept heures, j'entendais quelques notes sifflées par un gars dans la cour, sans réponse, l'arrivant lançait alors : *Marcel, c'est l'heure !* Une tête passait par une fenêtre et le gars Marcel répondait : *J'arrive toute suite.*

Il était habituel autrefois que les copains de travail viennent se chercher chez eux pour ne pas faire le chemin seul et puis pour parler, tout simplement. Moi aussi mes copains ont bien essayé de venir me chercher pour partir au boulot, mais ils ont vite abandonné, j'étais vraiment trop en retard !

La nuit dernière, je me suis réveillé, mon réveil indiquait 2 h 45 et une pensée trottait dans ma tête. Je l'avais mon souvenir le plus ancien, et il n'était pas loin. J'aurais pu d'ailleurs en parler bien avant. Mon souvenir le plus ancien, c'est une porte qui ouvre sur un mur blanc juste à côté, à droite du cinéma *Cocorico*, une petite porte qui donne accès au dispensaire appelé *La goutte de lait*. C'est dans cet établissement que bon nombre de petits bellevillois ont reçu les premiers soins destinés aux nouveaux-nés. Je suis sûr que nous sommes nombreux à nous en souvenir car c'est là que bien souvent on nous réparait quand l'enfant que nous étions se blessait ou souffrait de quelques maux. Avec ma maman, nous entrions toujours par la rue Desnoyer, juste avant les portes de secours des *Folies Belleville*. Une grille fermait l'entrée. Il y avait un petit appentis sous lequel se serraient quelques voitures d'enfant, le tout terriblement poussiéreux. Rien que de franchir l'entrée me mettait dans un état de peur insurmontable. La grande salle que je trouvais immense et ses bancs nombreux placés les uns devant les autres et dans le fond, une sorte de scène sans décors, abandonnée. Les murs très hauts qui montent, montent uniformément blancs, sont tristes à pleurer, et je retiens déjà mes larmes car j'ai toujours peur ! Maman produit des documents. Je suis inscrit, nous nous asseyons sur un de ces bancs et attendons. Je la revois cette porte, petite et antipathique, je sais que c'est par elle que tout à l'heure une infirmière tout de blanc vêtue, portant sur la tête une sorte de linge blanc avec une petite croix rouge arrivera et braillera mon nom. La panique s'emparera alors de moi et blotti contre ma mère je la suivrai, pitoyable.

Clément Lépidis, dans ses chroniques bellevilloises, décrit un quartier voué à la chaussure et il évoque parmi ceux qu'il appelle "les colonels de la bottine" les noms de Gravanis, Milonas, Katarklakis, Tokatlérian ... Arméniens ayant survécu aux massacres de 1915, Juifs ashkénazes chassés par les pogromes de Pologne et de Russie, Grecs fuyant la Turquie composent alors l'essentiel de la population du

quartier. Vous-mêmes êtes d'origine arménienne. Comment vivent ensemble les habitants de notre vingtième arrondissement ?

Mon père était Arménien, ma mère Française, mais notre "maison" était, du fait de l'entourage de la famille, grands-parents, frères et sœurs vivant dans le même immeuble ou le même quartier, "française".

Bien sûr, la chaussure a tenu une place importante dans les métiers pratiqués par les immigrés à Belleville et particulièrement par des Arméniens, mais il y en eut bien d'autres : tailleur, lapidaire, épicier, restaurateur, artiste peintre, musicien... Chaque nationalité avait sa spécialité. Les Arméniens : chaussure, tricot, lapidaire, épicier, restaurant, tailleur. Les Juifs : tailleur, confection et vente, horloger, restaurant, boucher. Les Italiens: la construction, le ciment et le plâtre, épicier. Les Arabes : ventes de primeurs, surtout à la sauvette, restaurant.

Belleville a accueilli depuis très longtemps les immigrés de toutes origines. En plus de ceux que vous avez mentionnés, il faut citer aussi les Italiens, les Espagnols, des Manouches qui furent nombreux à s'installer dans ce quartier. Dans l'ensemble tout se passait de manière acceptable, chacun vivant sa religion, ses coutumes, sa manière de se nourrir. Exemple, il y avait des épiciers ou bouchers italiens, espagnols, arméniens, cachet et hallal. Mais suivant la conjoncture, les étrangers étaient plus ou moins acceptés, surtout quand le chômage s'installait. Les immigrés même naturalisés étaient accusés de prendre le travail des français. On reprochait aux Juifs de s'entraider, on regrettait surtout de ne pas être capable de pratiquer cette même aptitude et la rivalité s'installait car rapidement leur situation financière s'améliorait. Il n'y a rien de changé de nos jours. L'Arménien je crois, s'est généralement bien intégré en France. Il n'est pas d'un naturel violent ou agressif, il est discret et hospitalier, mais je m'arrête ici, on pourrait m'accuser de chauvinisme.

L'arrivée massive à la fin 1956 de français et autres fuyant l'Afrique du nord suite aux déclarations d'indépendance entraîna un bouleversement radical de la société bellevilloise. Tout alla très vite et le quartier fut submergé par ces nouveaux arrivants. Les anciens habitants partaient vers les banlieues et laissaient la place libre. Belleville, celui d'avant, se mourait et ne s'en remettrait jamais. Belleville de la Courtille, du sieur Ramponeau cabaretier, des guinguettes mais aussi Belleville de la Commune de 1871, de la Libération en 1944 et des ouvriers de 1936 qui luttèrent pour leur pain et leur dignité.

A présent je suis incapable de dire de quoi se composent les habitants de ce quartier. Les derniers arrivants, d'après ce que j'ai pu constater sont asiatiques. Irrémédiablement je crois, leur présence s'étendra à tout le périmètre et émergera alors un 14° arrondissement bis.

Quels métiers exerçaient vos parents ?

Ma mère était sans profession. Elle a élevé quatre enfants et a été de ce fait amplement occupée. Mon père avait appris notre langue qu'il maîtrisait assez bien. Cela lui permit de l'enseigner à ses compagnons d'immigration lors de leur arrivée en France. Arrivé à Paris, il pratiqua divers métiers : traducteur, lapidaire, canevas de tricot, épicier, et pour finir rédacteur dans un journal de langue arménienne. Trouver un emploi en France n'était pas toujours facile. Il fallait obtenir pour les apatrides un droit de séjour et de travail. Pas toujours aisé à obtenir.

Les appartements étaient exigus et la vie quotidienne se déroulait en partie dans les cafés. Vous souvenez-vous de ces cafés du dimanche, des habitudes que l'on y avait ?

Les appartements étaient cela est vrai exigus. Dans notre immeuble, il n'y avait que des logements de deux ou trois pièces maximum. Pour ce qui nous concernait, la fonction de ma grand-mère et de ma mère ensuite, nous facilitait l'occupation de plusieurs logements, ce qui me permit à treize ans, au départ de mes sœurs, de me retrouver le seul occupant d'un deux pièces. Pas de vrais problèmes de ce côté.

L'Arménien est quand même un oriental et aime à se retrouver au café, c'est son agora. Il y retrouve ses coreligionnaires et peut parler sa langue maternelle. Le dimanche, vers midi, ma mère m'envoyait chercher mon père à *La Chope* qui se tenait à l'angle du boulevard de Belleville et de la rue Pali-Kao. C'est dans cette brasserie que se réunissaient en grande partie les Arméniens du quartier. Papa me disait : *Va, commande-toi une grenadine, je viens de suite.* Le temps passait : *Papa il faut venir, maman va crier. Oui, oui je viens.* Enfin la partie de jacquet, de dominos ou de belote terminée, il consentait à me suivre et nous rentrions à la maison. Ma mère le sermonnait mais cela ne durait pas longtemps car mon père avant de rentrer passait acheter un ou deux kilos de raisins, de pêches ou que sais-je encore au vendeur de quatre saisons à la sauvette du coin de la rue.

Quelles étaient les distractions d'un enfant de dix ans, rue Ramponneau ?

Dans cette rue (et celles de tout le quartier), j'ai pratiqué tous les jeux de l'époque : la marelle, la corde à sauter, saute-mouton, le foot avec un ballon ou même une boîte à conserve, les osselets (qui venaient directement de la boucherie) à "dos-creu-i-s" difficile ! Le traîneau que je construisais avec une planche. Un jour, j'ai eu la mauvaise idée d'utiliser la planche à laver de ma mère pour mon œuvre. Il m'en a cuité et le chat à neuf queues a laissé quelques marques sur mes cuisses. A l'époque, les jeunes garçons ne portaient que des pantalons courts et on ne se posait pas la question : Faut-il oui ou non interdire la fessée? Quelques morceaux de bois et des roulements à billes que j'allais récupérer au garage du coin. Ah ! Ça en faisait du bruit quand nous dévalions, parfois à trois ou quatre, la rue en partant de la rue de Tourtille jusqu'au boulevard. Il y avait peu d'automobile dans les rues. La rue était à nous !



Le cinéma, je l'ai déjà évoqué, il m'est arrivé d'y aller à une certaine époque plusieurs fois par semaine. Un détail, la veille au soir du jour de ma naissance, ma maman et mon papa avaient assisté à une séance de cinéma du quartier (je n'ai jamais su lequel) où était projeté

Le collier de la Reine de Gaston Ravel et Tony Lekain, film de 1929. Ma mère a ressenti les premières douleurs lors de cette séance, m'a-t-elle confié un jour. Pas étonnant alors que j'aime le cinéma. Mais j'aimais aussi le music-hall et le théâtre. A ce dernier j'allais pourtant seul, mes copains ne devaient peut-être pas aimer. J'ai assisté à des opérettes ou des marivaudages et aussi à l'opéra comique *Le Pays du Sourire* de Franz Lehár. Je me relis et je m'aperçois un peu tard que j'ai dépassé mes dix ans. Excusez-moi, tant pis, mais je ne gomme rien de ce que j'ai écrit, je suis lancé !

Source : <http://ruedupressoir.hautetfort.com/>

UNE CARTE POSTALE DE LA RUE RAMPONNEAU



Elle doit dater des années 48-50 puisque Jeannette, la patronne, est présente sur la photo. Elle était gentille, nous l'aimions bien. Nous avions notre coin à nous les copains et le dimanche matin ou le soir nous y faisons des parties de billard "français" pendant que les joueurs de belote tapaient le carton en silence jusqu'à l'instant de la fin de la partie où fusaient des exclamations de satisfaction ou de vertes critiques envers le partenaire qui n'avait pas compris l'annonce. Les épouses en ce temps là se satisfaisaient de l'absence pour quelques heures de leur mari car la place dans ces logements exigus n'était pas bien grande et puis, après une semaine de travail, c'était mérité. En ce temps-là, la télé n'existait pas. Seule la TSF avec les pièces d'André DELFERIERE peuplaient les soirées. Heureusement, il y avait le "cinoche". Mais c'est une autre histoire. **Robert**

Source : <http://ruedupressoir.hautetfort.com/>

PHOTOS



937 – La Rue Ramponneau (XXe arrt) au Boulevard de Belleville



Une petite vue avec google maps 100 ans après !

Source : www.cpa-bastille91.com